

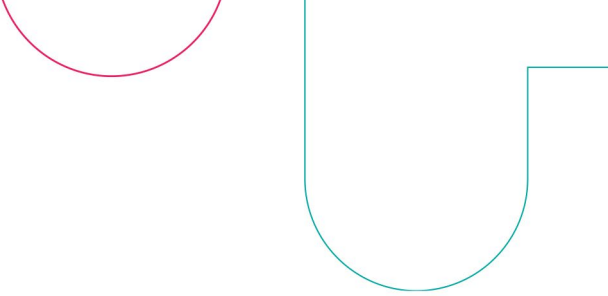
Transcription de l'entretien avec Ed Connors (Deuxième partie)

[00:04]

[Salutation en langue traditionnelle]: Salutations. Ed Connors, [salutation en langue traditionnelle]. Je suis de descendance mohawk-irlandaise et je viens de Kahnawá:ke, territoire mohawk. Du côté de mon père, je suis de descendance irlandaise de la ville de Mont-Royal, qui se trouve au nord de Montréal. Du côté de ma mère, je suis originaire de Kahnawá:ke, qui se trouve de l'autre côté du Saint-Laurent, en face de Montréal. Et je suis psychologue par formation universitaire. Cela fait maintenant plus de 40 ans que je travaille avec nos communautés autochtones partout au Canada, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur des réserves, d'un océan à l'autre et d'une frontière à l'autre. Et au cours de ces voyages effectués dans le contexte de mon travail, j'ai au fil des ans travaillé avec nos aînés, nos guérisseurs et nos enseignants dans tout le pays. J'ai donc suivi une formation continue, depuis mon diplôme d'études supérieures jusqu'à aujourd'hui. Cette formation continue est centrée sur la santé, la guérison et le bien-être au sein de nos communautés autochtones. Et plus spécifiquement, ces années de travail m'ont permis de me concentrer sur la prévention du suicide. Beaucoup d'entre vous savent peut-être que le taux de suicide, ou ce que nous appelons aujourd'hui une mort précoce non naturelle, est en fait beaucoup plus élevé que celui de n'importe quelle autre population au niveau international. Et lorsque nous regardons de plus près le Canada ou l'Île de la Tortue, les chiffres dans certaines communautés sont extrêmement élevés.

[01:51]

Dans d'autres communautés, autochtones, ils peuvent être extrêmement bas. Il s'agit donc d'un large éventail. Mais les pertes en vies humaines sont en général beaucoup plus importantes, surtout chez les jeunes. Mon travail s'est alors concentré sur la prévention du suicide. J'ai travaillé pendant plus de 25 ans avec l'Association canadienne pour la prévention du suicide, en tant que membre du Conseil d'administration. Je suis également membre du First Peoples Wellness Circle depuis bien plus de 25 ans. En fait, avant son changement de nom, on l'appelait la Native Mental Health Association of Canada. J'ai également travaillé avec le First Peoples Wellness Circle ainsi qu'avec de nombreuses autres organisations nationales et régionales. Mes activités auprès de la FCASS dans ce domaine sont nées de ce projet, en grande partie à cause du travail que je menais et que je mène encore dans le domaine de la prévention du suicide. En fait, la première fois que j'ai été invité à entrer en contact avec la FCASS, c'était à l'occasion d'une conférence intitulée « We Belong », organisée par la FCASS, le First Peoples Wellness Circle et la Thunderbird Partnership Foundation. Il s'agissait d'une conférence internationale réunissant des Autochtones autour de la question de la prévention du suicide. Mes collègues et moi avons été invités à assister à cette conférence et à y faire une



présentation. Nous avons présenté le travail que nous venions juste d'entamer à l'époque. Il s'agissait des bases d'un travail que j'avais en fait effectué des années auparavant lorsque je travaillais dans la région du nord-ouest de l'Ontario, la région que beaucoup d'entre vous connaissent sous le nom de Kenora ou que nous appelons la région du Traité n° 3.

[03:48]

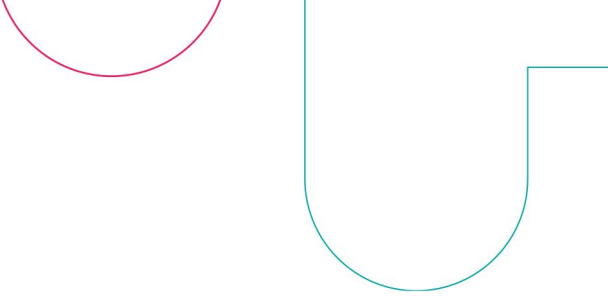
Lorsque je travaillais avec les communautés par le biais d'une organisation appelée Ojibway Tribal Family Services, j'avais été invité par les chefs, 13 chefs des communautés de cette région, à travailler avec un aîné du nom d'Alec Skead pour aborder les questions de prévention du suicide. Lorsque j'ai rencontré Alec, il s'agissait d'un individu qui avait réellement transformé ses expériences de vie issues de ce qu'on appelle une maladie malsaine et des dépendances. Une vie qui aurait par ailleurs pris fin s'il n'avait pas été trouvé évanoui en pleine nuit dans les rues de Kenora.

[04:45]

Il a été trouvé par les personnes responsables de la sensibilisation du centre d'amitié, auxquelles il a avoué avoir un rêve. Et ce rêve était toute sa vie, une vie qui tournait en rond depuis qu'il avait quatre ans. Avant cet âge, il avait été élevé par sa famille et ne connaissait comme seule langue que l'anichinabé. Il avait été élevé dans sa culture, mais on l'en a ensuite retiré et placé dans un pensionnat de sa communauté. Il a vécu dans ce pensionnat jusqu'à l'âge de 16 ans. Pendant cette période, il a eu relativement peu d'occasions d'être avec sa famille, malgré le fait qu'elle ne vivait qu'à un kilomètre et demi de là. Il a donc raconté cette histoire et a expliqué que le parcours de sa vie avait été jalonné d'expériences où il était perdu, où il ne savait pas qui il était, d'où il venait, où était sa place, pourquoi il était ici sur Terre, quel était son but dans la vie et où il allait. Au cours de ce voyage, il a compris que les besoins fondamentaux nécessaires à une longue et bonne vie étaient ceux dont il avait pu prendre connaissance jusqu'à présent. Ceci est le résultat de ce qui lui a manqué pendant une grande partie de sa vie, au début de sa vie. Mais lorsqu'il a retrouvé, à la fin de sa vie, les enseignements de sa culture d'origine, sa langue et son mode de vie, il s'est retrouvé. Pendant cette période, lorsque j'ai travaillé avec Alec sur les questions de prévention du suicide, il nous a aidés à voir et à comprendre la prévention du suicide d'une manière totalement nouvelle.

[06:38]

Il nous a aidés à voir à travers une lentille autochtone, à partir d'une forme de savoir autochtone, que nous devons nous concentrer sur la vie et non sur la mort, ou essayer de la prévenir, si nous voulions vraiment aider les gens à vivre longtemps. Nous ne pouvons en fait pas empêcher la mort, mais nous pouvons aider les gens et les aider à vivre plus longtemps et en meilleure santé. Il nous a alors dit que ce que nous faisons – il l'a nommé en anichinabé



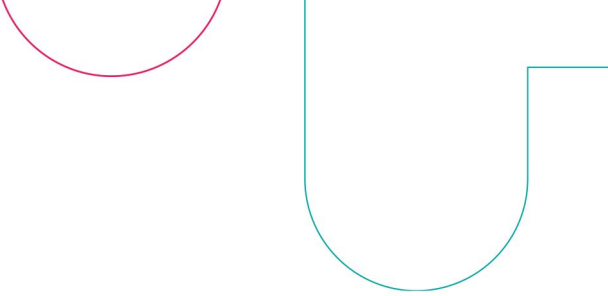
puis traduit en anglais – c'était le Cercle Sacré, qui propose un mode de vie. Environ 20 ans plus tard, après avoir déménagé dans le sud de l'Ontario, où je vis maintenant à Orillia, j'ai commencé à travailler avec des amis qui vivent et travaillent dans cette région. Ils ont aussi été élevés dans cette culture et dans cette langue. Et avec nos conversations sur la prévention du suicide, en rassemblant le savoir que nous avons, nous avons compris qu'une fois de plus nous devons nous tourner du côté de la promotion de la vie et d'y concentrer nos efforts. C'est alors que nous nous sommes réunis pour cette conférence, nous y avons parlé de nos idées et nous avons ensuite continué dans cette voie. Nos activités ont évolué vers ce que nous appelons le Feather Carriers Leadership for Life Promotion. Et nous diffusons maintenant cela dans tout le pays. L'importance de la connexion avec la FCASS est apparue lorsqu'ils ont commencé à travailler sur le projet collaboratif « Promotion de la vie ». Initialement, la FCASS pensait à la prévention du suicide.

[08:36]

Nous avons commencé à échanger avec eux comme nous l'avions fait lors de la conférence, puis nous avons eu un peu de mal à démarrer notre relation. Ils ont compris que nous devons revoir notre relation afin de faire avancer le travail qu'ils avaient l'intention de mener dans le cadre de ce projet collaboratif. J'ai donc commencé à me rapprocher d'eux pendant la conférence, puis j'ai renforcé ma relation avec le personnel de la FCASS. Je pense que nous avons réalisé et appris que les difficultés rencontrées étaient là parce que nous n'avons pas vraiment anticipé ou mis l'accent sur le renforcement de notre relation de travail. Ceci était pourtant nécessaire pour que nous puissions collaborer et obtenir des résultats positifs dans le projet collaboratif en question. Ils commençaient à peine à en avoir une idée. Ils se sont rendu compte que nous devons y travailler ensemble. Nous avons constaté que pour y voir clair ensemble et échanger les connaissances dont nous disposons en matière de promotion de la vie, nous devons établir une bonne relation de travail. Et je pense que ce qui est ressorti comme étant l'enseignement ou l'apprentissage le plus important de ce projet collaboratif, c'est que si nous voulons réussir à travailler ensemble, nous devons commencer dès le début à établir une relation plus forte.

[10:22]

Et nous avons commencé à le faire. Après avoir repris contact au début, je pense qu'ils ont eu le courage de nous tendre la main pour essayer de faire évoluer notre relation. Nous avons alors commencé à parler des raisons pour lesquelles notre relation avait eu des difficultés au départ. Les raisons pour lesquelles nous n'avons pas bien commencé notre relation étaient que nous n'avons pas pris le temps d'examiner ce qui était important pour nous deux dans l'établissement d'une relation sûre qui répondait à nos besoins, des deux côtés. Je me souviens que lors de nos premières conversations téléphoniques sur le rétablissement de la relation, nous avons commencé à parler de nos besoins, et ils ont fait de même. Nous avons tout



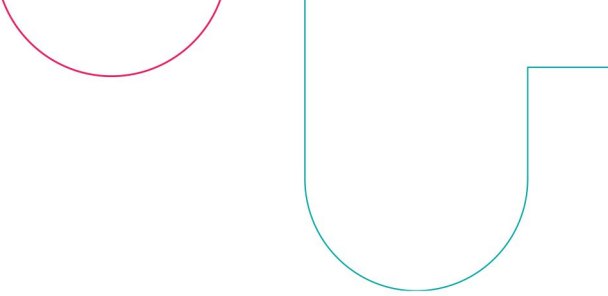
d'abord parlé de la reconnaissance de l'esprit du travail et de son origine. Ce qui veut dire que nous avons commencé à parler de la compréhension de l'esprit dans le travail sous forme de reconnaissance et de remerciement au Créateur. Et que chacun a reconnu cette relation, quelle qu'elle soit. Nous pourrions en fait dire merci ensemble et l'exprimer sous forme de cérémonie, exprimer notre gratitude pour la vie que nous avons, et ensuite reconnaître les relations que nous avons avec toute la création. Et finalement, reconnaître nos relations les uns avec les autres.

[12:16]

Nous avons donc commencé par là. Puis la situation a évolué, et je me souviens très bien des conversations que nous avons eues sur l'établissement d'une relation de confiance, sur la manière dont nous pouvions arriver à instaurer une confiance mutuelle. Les besoins que nous avons reconnus et exprimés à l'époque étaient de garantir que les connaissances échangées dans le cadre du projet collaboratif soient respectées. Elles seraient toujours transmises afin que ceux qui les recevraient comprennent qu'elles ne seraient pas utilisées sans reconnaître leur origine ni sans autorisation de les transmettre. Et nous nous sommes engagés dans un processus visant à identifier comment nous pouvions nous en assurer mutuellement. Nous avons fait cela en impliquant, au départ, et c'est intéressant, notre avocat et l'avocat de la FCASS pour conclure un accord juridique. Il portait sur la manière dont nous allions procéder pour garantir la sécurité de nos connaissances lorsque nous les partagerions dans le cadre du projet collaboratif. C'est l'une des premières mesures que nous avons prises. Puis, à partir de là, une fois que nous avons eu cette compréhension, nous avons commencé à établir qui serait réellement impliqué dans les relations. Et nous avons commencé à identifier ces personnes. Puis, au cours des premières étapes de la mise en relation de ces personnes, nous avons commencé à mettre en commun les connaissances et les enseignements fondamentaux que nous possédons. Je pense qu'ils sont devenus la base de la compréhension permettant d'établir une bonne relation de travail qui mènerait à la réussite du projet collaboratif.

[14:21]

Ainsi, lorsque nous avons commencé à parler de ce savoir, moi-même et d'autres avons partagé notre compréhension de ce que nos enseignements, dans une perspective autochtone, nous apprennent ou nous disent à propos de ce qu'est une bonne relation. Et je vous informe donc que je tiens ici dans ma main une réplique de ce que nous appelons le Guswentá. C'est la wampum à deux rangs. C'est l'un des points sur lesquels nous nous sommes entendus au début de notre relation. Et j'ai raconté cette histoire et cet enseignement dans le but de nous aider à définir un cadre qui nous permette d'imaginer ou de visualiser notre relation comme une bonne relation de travail à l'avenir. Cette ceinture, que nous appelons ceinture wampum à deux rangs, est une réplique de celle qui a été présentée par mes ancêtres, le peuple mohawk. Celui-ci se trouvait dans la région qu'on appelle aujourd'hui l'État de New York, notre territoire à



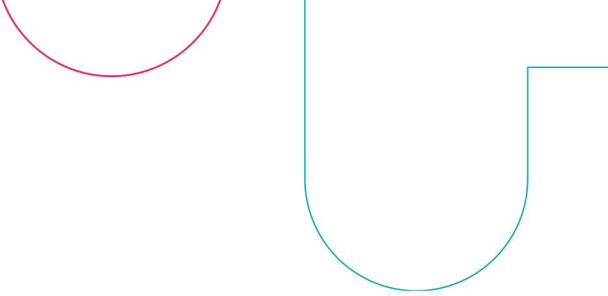
l'époque où les colons néerlandais sont arrivés. Et lorsque nous les avons rencontrés pour la première fois en 1613, nous leur avons présenté cette ceinture de traité dans le but de nouer avec eux une relation bonne et pacifique. Cette ceinture est en fait une représentation symbolique de cet enseignement. Toutes les ceintures sont différentes. Notre peuple utilisait les ceintures de traités avant même le contact. Nous savions que c'était une façon de faire, et nous avons l'expérience nécessaire pour établir de bonnes relations de travail, des relations pacifiques.

[16:17]

Ainsi, lors du partage, celle-ci a été créée avec cet enseignement. Les deux rangées violettes signifient que vous êtes dans votre bateau qui descend le blanc, représentant la rivière de la vie. Et nous sommes dans notre canot. Nous allons descendre côte à côte. Tant que nous continuerons à descendre la rivière de la vie en parallèle et que nous ne croiserons pas le chemin de l'autre, nous pourrons nous partager cette terre en paix. C'est une simplification, car il y a beaucoup plus d'enseignements dans cette histoire. Vous savez, ces autres enseignements parlaient ainsi du fait que nous savions, et que nos ancêtres savaient aussi très clairement, que les gens qui sont venus ici, les colons, sont venus avec une vision du monde, une façon de penser, très différente. Une compréhension différente d'eux-mêmes, de la création, du Créateur. Ils comprenaient les choses différemment de nous parce que nous savions qu'ils avaient des convictions, des valeurs, des langues et des vêtements différents. Tous ces éléments sont autant de différences que nous avons reconnues. Mais voilà ce qu'il en est pour les deux rangs. Ils signifient que notre relation doit commencer par ce que nous avons en commun. Nous commençons donc cette relation en reconnaissant ce que nous avons en commun. Et nous reconnaissons ensuite ce qui fait de nous des humains, parce que nous respirons le même air, nous buvons la même eau, nous mangeons les mêmes aliments. Toutes ces choses sont nécessaires. Nous respirons le même air, n'est-ce pas? Voilà notre point commun. Mais une fois que nous savons cela, que nous le comprenons et l'acceptons, alors nous pouvons aussi reconnaître les différences. Et en reconnaissant les différences, nous les voyons avec respect.

[18:14]

Nous les considérons avec respect et, en outre, nous les comprenons. Et c'est probablement la partie la plus importante : nous comprenons que nos différences sont importantes non seulement pour nous-mêmes, mais aussi pour les autres, car ce sont les différences qui enrichissent les connaissances de chacun. Pour nous, chaque connaissance n'est alors ni supérieure ni inférieure, mais égale. Sur cette base, nous pouvons alors établir ce que l'on appelle une bonne amitié ou une bonne relation. Nous y faisons souvent référence en disant que la connaissance sur la manière de créer une bonne relation est issue de nos propres enseignements. Elle est issue des enseignements Haudenosaunee de la Grande Loi de la Paix,



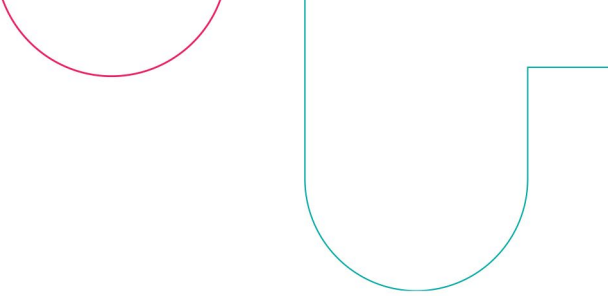
qui a établi des relations de paix entre nos cinq nations alors que nous nous étions battus les uns contre les autres pendant de nombreuses années et générations. Mais nous avons trouvé des relations pacifiques grâce aux enseignements de la Grande Loi de la Paix. Ce que je viens de vous dire sur la ceinture à deux rangs, que nous avons offerte en 1613, est intégré à ces enseignements. C'était notre point de vue sur la manière de nouer de bonnes relations avec les Hollandais. Mais ceci est intéressant. Quand vous regardez ce que les Hollandais ont écrit dans le traité à propos de la relation, ils utilisent des termes et font référence à des choses comme « nous sommes vos pères, vous êtes nos enfants, nous allons essentiellement prendre soin de vous ». Ce n'était pas une relation fondée sur l'égalité. C'était une relation inégale parce que c'était la vision du monde qu'ils avaient et que nous ne comprenions pas.

[20:19]

Ces deux visions différentes du monde ont donc été présentées à l'époque sans que l'on comprenne qu'elles étaient effectivement si différentes. Mais ce que nous savons aussi de cette ceinture de traité est que lorsqu'elle a été donnée, les mots suivants ont été prononcés : « Ceci restera en vigueur aussi longtemps que l'herbe poussera, aussi longtemps que les arbres grandiront, aussi longtemps que le soleil brillera, aussi longtemps que les rivières couleront ». Nous savons donc et nous croyons que cette compréhension existe toujours. Mais ce n'est pas le cas, évidemment. Nous savons ce qui s'est passé et à quoi l'histoire nous a menés. C'est ça... le navire est entré dans la trajectoire du canot. Alors, qu'est-ce que cela nous dit? Cela nous dit que nous pouvons avoir de bonnes relations. Nous pensons avoir les connaissances nécessaires pour le faire. Mais nous devons établir ces bases dans la relation pour pouvoir instaurer une relation pacifique, une bonne relation.

[21:37]

On y trouve également des concepts qui, d'une certaine manière, évoquent certaines des connaissances que nous avons aujourd'hui et qui proviennent d'autres nations, d'autres Premières nations. Vous avez entendu parler de la vision à deux yeux, non? On peut dire que la vision à deux yeux représente comment chacune des façons sait comment elle voit les choses, quelle est sa connaissance. Mais nous comprenons aussi, dans le cadre de la vision à deux yeux, que nous sommes sur une rivière commune de la vie. Et cette rivière commune de la vie peut en fait être interprétée comme étant un lieu dont ont parlé certains de nos aînés. Il s'agit de l'espace éthique commun, le lieu où nous pouvons apprendre à connaître et à utiliser nos deux yeux et nos deux connaissances de la bonne manière. Mais de quoi avons-nous besoin? Nous devons avoir cette relation d'égalité pour pouvoir le faire. Je pense que ce qui s'est passé dans notre relation, dans le travail avec la FCASS, c'est que nous sommes parvenus à comprendre certaines des notions de base d'une bonne relation et comment y arriver. Et aussi comment la créer et y travailler de manière à pouvoir y arriver entre nous, mais aussi à en faire bénéficier les autres, comme nous l'avons fait dans le cadre du projet collaboratif avec les communautés.



Lorsque nous sommes allés dans les communautés après avoir établi ces relations entre nous, nous l'avons fait avec des personnes de la FCASS qui sont venues nous parler des expériences de partage de notre savoir autochtone avec les communautés impliquées dans la compréhension de la promotion de la vie. Ils ont non seulement été témoins de ce que nous faisons, mais ils ont aussi participé à ce transfert de connaissances.

[23:57]

Je me souviens très bien de l'une des premières expériences que nous avons vécues lorsque nous sommes allés à Western Health, à Terre-Neuve. Un matin, alors que nous commençons, la première chose que nous avons faite lors du premier rassemblement avec ce groupe a été de nous réunir au bord de l'océan et de procéder à ce que nous appelons une cérémonie du lever du soleil. Et les participants à cette cérémonie du lever du soleil étaient les gens de la FCASS, nous-mêmes, et les membres de la communauté, ainsi que ceux qui venaient de l'organisation Western Health. Ce matin-là, lorsque nous avons organisé cette cérémonie, je pense que tous ceux présents pourraient vous raconter avec précision ce qui s'est passé lorsque nous avons allumé le feu sur la rive et que nous avons commencé la cérémonie. Le soleil s'est alors levé, il s'est approché de la paroi d'une falaise, et cette falaise est devenue dorée. Dans le même temps, certaines personnes qui faisaient face à l'océan ont vu deux phoques lever la tête et s'asseoir là pour regarder et écouter pendant que nous participions à cette cérémonie. C'est ce genre d'expériences qui a permis de construire les relations dont je viens de vous parler. Celles que nos ancêtres avaient imaginées il y a de nombreuses années, en 1613. Et maintenant, après de très nombreuses générations, je crois que nous sommes sur le point d'atteindre le stade qu'ils avaient envisagé.

[25:57]

Peut-être que lorsque nous en parlons, et que nous l'appelons « réconciliation », c'est ce que nous avons expérimenté en avançant ensemble dans l'élaboration de ce projet collaboratif. Ensemble, nous avons imaginé comment nous pourrions construire cette bonne relation, afin que nous puissions maintenant apporter la guérison et la santé qui sont nécessaires. Oui, au sein de nos communautés autochtones, mais aussi pour les communautés non autochtones, car nous avons tous fait partie de ce voyage, et nous avons tous besoin de revenir à ce stade de bonnes relations. Et je crois que c'est en partie ce qui s'est passé dans ce projet collaboratif. C'est une partie importante du processus de réconciliation. C'est ce que nous appelons la guérison, et ce dont nous parlons également dans le cadre de notre travail. Dans la langue anishinaabe, on l'appelle « bizaani-bimaadiziwin », « vivre la bonne vie » ou « vivre une longue et bonne vie ». C'est donc l'expérience que j'ai de ce projet collaboratif et comment je le comprends. Et j'espère que cela aidera à mieux comprendre ce dont il s'agit.